



**University of
Zurich** UZH

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2013

Jean-Marie LE GALL, Un Idéal masculin ? Barbes et moustaches (XVe – XVIIIe siècles), suivi de ‘Le Barbu ou Dialogue sur la barbe’ d’Antoine Hotman, traduit du latin par Guillaume Flamerie de Lachapelle, Paris, Payot, 2011, 384 pp., recensé dans la Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance, t. 75, 2013, p. 577-583.

Bodenmann, Reinhard

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-86549>

Journal Article

Published Version

Originally published at:

Bodenmann, Reinhard (2013). Jean-Marie LE GALL, Un Idéal masculin ? Barbes et moustaches (XVe – XVIIIe siècles), suivi de ‘Le Barbu ou Dialogue sur la barbe’ d’Antoine Hotman, traduit du latin par Guillaume Flamerie de Lachapelle, Paris, Payot, 2011, 384 pp., recensé dans la Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance, t. 75, 2013, p. 577-583. Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance, 75:577-583.

BIBLIOTHÈQUE D'
HUMANISME
ET
RENAISSANCE

TRAVAUX ET DOCUMENTS

TOME LXXV



LIBRAIRIE DROZ S.A.

GENÈVE

2013

© Copyright 2013 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter droz@droz.org <http://www.droz.org>

Autorisation obtenue le 29 janvier 2019

Moyen Age en spéculant sur le rôle invérifiable, faute de sources, d'Eugène de Tolède dans la transmission à l'Europe carolingienne des musiques associées aux odes d'Horace dans l'Antiquité, après avoir brièvement mentionné les versions du *Dulces exuviae* et du *Beatus ille* composées par Alonso Mudarra, il évoque la redécouverte des textes théoriques grecs sans même nommer celui qui fut, au dire d'un Claude Palisca dont les travaux sur l'Italie sont pourtant abondamment cités, le premier musicien de l'époque moderne à avoir lu et compris tous les auteurs grecs et latins³. Or, non seulement le *De musica libri septem* de Salinas constitue une étape essentielle dans la redécouverte des textes grecs, non seulement Salinas est le premier à avoir compris en quoi les modes grecs différaient de leurs homonymes médiévaux, mais en outre quatre livres sur les sept que compte ce traité sont consacrés au rythme, illustrés par des exemples musicaux empruntés à la liturgie mais aussi à la poésie classique et contemporaine, et constituent une source essentielle pour comprendre la façon dont on récitait la poésie au XVI^e siècle. L'absence de Salinas, dédicataire de l'un des poèmes les plus célèbres de la Renaissance espagnole, l'ode III de Fray Luis de León, ne peut s'expliquer que par le fait qu'il n'a été que peu étudié par une historiographie centrée sur l'Italie, l'Allemagne et la France.

Répétons-le, l'entreprise est courageuse, et l'espace était limité : on ne peut attendre l'exhaustivité concernant quinze siècles de pratiques musicales et poétiques en trois cents pages. Tout l'intérêt du livre réside dans la mise en regard de travaux qui le plus souvent ne sortent guère de leurs secteurs de spécialité, la présence d'exemples musicaux connus jusqu'ici en premier lieu par les musicologues et, surtout, la mise en évidence de pratiques musicales de la poésie la plus savante. Cependant, pour que l'ouvrage ait rempli toutes ses promesses, il aurait fallu davantage de recul par rapport à l'historiographie utilisée et un meilleur sens de la synthèse. L'ensemble aurait ainsi été davantage que la somme de ses parties.

Paris.

Séverine DELAHAYE-GRÉLOIS

Jean-Marie LE GALL, *Un Idéal masculin ? Barbes et moustaches (XV^e- XVIII^e siècles)*, suivi de 'Le Barbu ou Dialogue sur la barbe' d'Antoine Hotman, traduit du latin par Guillaume Flamerie de Lachapelle, Paris, Payot, 2011, 384 pages.

Sans partir des théories développées par les études ethnologiques, anthropologiques, sociologiques ou les « gender studies » (théories que l'A.

³ Claude V. Palisca, « Francisco de Salinas (1513-90) as Humanist », in Emilio Rodicio, Ismael Fernández de la Cuesta et José López Calo (éd.), *España en la música de Occidente. Actas del congreso internacional celebrado en Salamanca. 29.10-5.11.1985*, Madrid, Instituto Nacional de las Artes Escénicas y de la Música, Ministerio de Cultura, 1987, vol.1, p. 165-170.

n'ignore pourtant pas) et sans non plus chercher à dégager de nouvelles théories à partir des observations faites au cours de son enquête, l'A. a interrogé une quantité impressionnante de sources picturales et textuelles, avant tout de l'époque de la Renaissance, pour essayer de comprendre le rapport à la barbe des sociétés européennes (surtout italiennes, françaises, allemandes et anglaises): «L'historien veut comprendre pourquoi et comment les choses sont advenues, et ne pas se servir de l'histoire comme d'un magasin ou d'un réservoir de faits qu'on accommode à notre dernière manière de penser et de sentir» (p. 14).

Dans un premier chapitre l'A. étudie essentiellement le rapport à la barbe des différentes couches sociales. En commençant par les milieux du pouvoir, il montre que si au XV^e s. les souverains (soit roi, soit pape) étaient généralement rasés, les choses changèrent au cours des années 1520, tout comme évoluèrent également les raisons pour lesquelles, dans ces milieux-là, l'on se mit à porter une barbe. Si auparavant, comme par exemple dans le cas du pape Jules II (qui finit par se raser à nouveau), la barbe exprimait un mécontentement et une volonté de faire changer une situation irritante, elle finit, petit à petit, par devenir une mode qui perdura plus d'un siècle (jusqu'au milieu du XVII^e s.), même si, au début du XVII^e s., on observe une tendance à la réduction du volume de la barbe, que l'on taille ou qui prend plus volontiers la forme d'un collier, d'un bouc ou d'un petit toupet sous le menton, avec ou sans moustache. L'A. montre que, si les souverains ont évidemment diffusé le port de la barbe en en portant une eux-mêmes, ils ne sont, cependant, pas seuls à l'origine de cette nouvelle mode. Pour l'A. «l'essor de la barbe» s'expliquerait par «une reconfiguration de l'idéal masculin et chevaleresque dans le milieu des cours italiennes» (p. 32). La généralisation de la barbe observée chez les rois et au sein de la cour ne manqua pas d'affecter aussi la noblesse européenne et la magistrature. Les juristes résistèrent plus longtemps à la nouvelle pratique (p. 40-43). Le port de la barbe se diffusa finalement aussi parmi les populations rurales, quoique les bourgeois auraient été plus volontiers barbus et le petit peuple et le clergé plus généralement glabres (p. 44s.): une évolution sensible des mœurs et des coutumes, quand on considère qu'au cours de la seconde moitié du XV^e s. Henri VI d'Angleterre († 1471) interdit à ses sujets de porter la moustache et exigea qu'ils se rasassent tous les quinze jours au moins «sous peine d'être tenus pour hors-la-loi et passibles d'une saisie de leurs biens» (p. 19), et qu'au début du XVI^e s. la barbe était plutôt l'apanage des soldats, en particulier des mercenaires.

Dans un deuxième chapitre, l'A. étudie la façon dont la barbe était perçue par les gens de l'époque. Si la barbe servait à exprimer dans la société mécontentement ou deuil, ou témoignait d'un vœu qu'on avait fait (chapitre 1), si elle attestait ou garantissait la virilité d'un homme (chapitre 3), elle signifiait aussi, occasionnellement, et ce dès le Moyen-Age, la majesté, la compétence, le sérieux, voire l'érudition de celui qui l'arborait (chapitre 2). Avant les années 1530, toutefois, nombre de savants occidentaux étaient encore glabres (alors que les savants orientaux, en particuliers grecs étaient barbus). Les humanistes

occidentaux restèrent peut-être rasés par référence aux érudits médiévaux, essentiellement des clercs, tenus au rasage de la barbe. L'A. doit cependant écarter l'hypothèse séduisante selon laquelle l'essor des études grecques en Europe serait à l'origine de l'engouement pour la barbe observée chez les savants occidentaux des trois derniers tiers du XVI^e s. Qu'on pense à Ficin, Pic de la Mirandole, Erasme ou Guillaume Budé. Ils étaient tous glabres. « Les promoteurs des études grecques n'ont joué aucun rôle dans le lancement de la mode de la barbe » (p. 57). Au fur et à mesure que cette pratique se généralisait dans les milieux du pouvoir, de la noblesse et de l'intelligentsia, la barbe était de plus en plus perçue comme garante des qualités énumérées ci-dessus. Les médecins profitèrent de ce développement pour, grâce au port d'une barbe, conférer à leur activité plus de crédit et plus de vertu (p. 59s.). Rien d'étonnant dès lors que ce signe extérieur ait été aussi très rapidement adopté par des charlatans et des hors-la-loi de tous genres, et ait fini par provoquer des mises en garde et des remarques ironiques, voire occasionnellement des édits l'interdisant. Au cours des années 1520 à 1540, et surtout en temps de guerre, les autorités de diverses régions de France recoururent à de telles interdictions pour éviter que certains sujets n'abusent les crédules ou ne parviennent, à l'aide de la barbe, à cacher leur identité pour plus facilement commettre impunément des crimes, avant de se raser à nouveau et de rentrer chez eux en feignant avoir entrepris un voyage ou un pèlerinage. L'A. rapproche cette législation de lois analogues édictées déjà au cours de l'Antiquité à l'endroit des esclaves – une législation qui en garantissait une meilleure identification et donc un meilleur contrôle. Il en résulte que l'obligation du rasage finit chez les pauvres et les milieux d'artisans par être souvent perçue comme une atteinte à leur liberté, voire comme un signe d'infamie.

Dans un troisième chapitre, l'A. étudie le rapport de la barbe à l'affirmation de la virilité. Même si le XVI^e s. savait que des femmes pouvaient être barbues et que ce même siècle témoigna d'une fascination indéniable pour ces exceptions, l'apparition de la barbe est aussi, comme déjà dans l'Antiquité, associée à la virilité des hommes. Elle intervient de ce fait dans les tentatives d'époque visant à subdiviser la vie d'un homme en divers âges. Davantage (et n'en déplaise à Thomas Laqueur), les caractéristiques rattachées à la barbe permettent de distinguer entre les hommes, d'inférer des renseignements sur leur sexualité et de les classer en différents types (les « chauds », les « froids » et les « humides »).

Le quatrième chapitre étudie les rapports entre barbe et religion. L'A. montre que, contrairement à ce que pourrait laisser entendre la littérature polémique francophone anticléricale ou protestante du XVI^e s., qui aimait à désigner les prêtres de « rasés », le clergé catholique n'était de loin pas glabre et ne partageait pas non plus le même avis à propos des législations médiévales tendant à interdire le port de la barbe aux clercs. Davantage, le camp catholique donna même naissance, dès le premier tiers du XVI^e s., aussi bien à des publications en faveur de la barbe qu'à des traités la combattant ; et de part et d'autre (en commençant par les adeptes de la barbe) on alla même

jusqu'à en appeler à «la loi naturelle»! Le concile de Trente (1545-1563) n'osa trancher la question et confia aux évêques le soin d'en décider au cas par cas, si besoin était. L'évêque Charles Borromée (1538-1584), barbu dans sa jeunesse avant qu'il n'opte pour une face glabre, œuvra, après le concile, en faveur du rasage. Il interdit en tous cas les barbes soignées à la manière des courtisans, exigeant de surcroît des prêtres célébrant la messe qu'ils taillassent suffisamment la moustache pour «qu'aucun poil ne compromette la réception du sang et du corps du Christ» (p. 132s.). Il faut attendre 1624, pour qu'un pape, Urbain VIII, exige des clercs, par un édit, non pas qu'ils se rasent, mais qu'ils gardent la lèvre supérieure dégagée (p. 132).

En lisant le quatrième chapitre, on ne peut s'empêcher d'observer un parallèle entre le monde de l'Eglise et le monde séculier. Tout comme les souverains, leur cour et la noblesse avaient généralement fini par adopter la barbe, le pape, les cardinaux et les évêques étaient à partir des années 1530/40 souvent barbues et obtenaient, en France par exemple (p. 145s.), de la part de leur souverain une dérogation leur permettant d'arborer une barbe pour, par leur apparence, être plus à même de servir leur pays ou leur roi aussi bien à la cour qu'à l'étranger. Sachant cela, on est en droit de se demander si la face glabre de l'évêque réformateur de Meaux, Guillaume Briçonnet (1470-1534), exprimait peut-être non pas tant le goût personnel de l'évêque, mais une volonté de circonscrire, comme tout bon évêque, son activité aux tâches spirituelles de son évêché, en laissant de côté toute ambition mondaine ou séculière. Autre parallèle : tout comme dans le monde séculier, les soldats étaient généralement barbues, on observe que les missionnaires (ces soldats du Christ) étaient eux-aussi souvent barbues, excepté les jésuites, plus fréquemment glabres (p. 141s.). Toutefois, n'en déplaise à l'auteur inconnu du traité polémique protestant intitulé *Le Rasoir des rasés*, paru à Lyon en 1562, à la grande différence du monde séculier, où les classes dirigeantes interdirent occasionnellement le port de la barbe aux sujets issus de couches sociales inférieures, dans l'Eglise, ce ne furent pas – comme ce traité veut nous le faire accroire – le pape et les évêques qui imposèrent aux prêtres qu'ils se rasassent pour ainsi chercher à les réduire à l'état de petits enfants dociles ou d'eunuques privés de leur virilité (p. 148s.). L'A. montre, au contraire, de façon convaincante, que la plus grande opposition à la barbe (à quelques exceptions près, comme celle déjà signalée de l'évêque Borromée) vint de la base, des chanoines et des chapitres cathédraux, des conciles provinciaux et des synodes.

Les trois derniers chapitres sont intitulés «Barbe, race et histoire», «Soigner sa barbe : une expérience sociale» et «Du barbon au galant : le retour du glabre». J'aimerais pour finir attirer l'attention sur l'agréable et remarquable traduction du dialogue sur la barbe qu'Antoine Hotman, le frère, demeuré catholique, du juriste protestant François, rédigea en 1586. La lecture de ce texte fait état d'une époustouflante connaissance de l'Antiquité latine et grecque, voire des us et coutumes du Moyen Age : un texte fort intéressant pour quiconque s'intéresse à la réception de l'Antiquité au XVI^e s.

La lecture de l'ouvrage recensé ici suscite, par l'ampleur et la qualité des recherches menées, mon admiration et mon respect. En traitant d'un sujet comme celui-ci, recoupant des domaines si différents, il n'est pas étonnant qu'une inexactitude se soit glissée par-ci par-là. En vue d'une éventuelle deuxième édition de l'ouvrage, je me permets de signaler que l'ordonnance de François I^{er} interdisant à ses sujets le port de la barbe date non pas de 1536 (p. 146), mais de 1535 (l'A. le sait aussi – voir en effet p. 66s. et *l'Inventaire Chronologique des éditions parisiennes du XVI^e s.*, t. 4, Abbeville 1992, p. 411, n^o 1395); que Bonifacius Amerbach n'était pas imprimeur, mais juriste (p. 34); et qu'il est faux d'affirmer que Luther « quitta l'Eglise » (p. 72) : si, à la rigueur, on pourrait dire que les réformateurs francophones ont quitté l'Eglise du pape (ou celle de l'antéchrist), Luther en revanche, n'aurait jamais pu, du fait même de sa conception de l'Eglise, la quitter ou chercher à en fonder une nouvelle; ce qui lui importait, c'était de la réformer. Discutable est également l'emploi, dans la prose de l'A., de l'adjectif « luthérien » au lieu de « protestant » (voir p. ex. p. 147 et 150), même si – il faut le préciser – cet emploi est conforme à celui observé au XVI^e s. chez les adversaires français des protestants; pour ces derniers était « luthérien » tout ce qui sentait l'hérésie. Enfin, je reste pour ma part dubitatif devant le passage où l'A., se réclamant d'une étude de Bernard Vogler, affirme (on ne sait pour quelle période) qu'en « pays rhénans, pasteurs calvinistes et pasteurs luthériens se distinguent par la forme de la barbe: les premiers ont une barbichette à la Zwingli, les seconds de vénérables barbes » (p. 151). Pour commencer, je remarquerai qu'il n'existe aucune représentation de Zwingli datant du XVI^e s. qui permettrait de penser que celui-ci ait jamais arboré une barbichette! Par ailleurs, je rappellerai, qu'en France du moins, Ronsard parlait en 1562 des « longues barbes » des pasteurs protestants francophones, toutes tendances théologiques confondues :

Entre vous aujourd'huy ne regne que discord :
 Les uns sont Zvingliens, les autres Lutherites [...]
 J'en voy qui ont changé de couleur et de teint,
 Hideux en *barbe longue*, et en visage feint
 Qui sont plus que devant tristes, mornes, et palles,
 Comme Oreste agité des fureurs infernales.
 (*Œuvres complètes de Ronsard*, texte de 1578, publié avec compléments, tables
 et glossaire par Hugues Vaganay, t. 6, Paris 1924, p. 268).

Et, dans le même traité :

Et ne faut pas avoir beaucoup d'expérience
 Pour estre exactement docte en vostre science :
 Les barbiers, les maçons en un jour y sont clers,
 Tant vos mysteres saints sont cachez et couvers !
 Il faut tant seulement avecques hardiesse
 Detester le Papat, parler contre la Messe,
 Estre sobre en propos, *barbe longue* et le front
 De rides labouré, l'œil farouche, et profond,
 Les cheveux mal peignez, et sourcy qui s'avalle,
 Le maintien renfrongné, le visage tout palle,
 Se montrer rarement, composer maint escrit...
 (*Op. cit.*, p. 294)

Je préciserai pour terminer que les considérations du Zurichois Rudolf Hospinianus (Wirth) – évoquées à la p. 151 – à propos «Du rasage de la barbe des prêtres et des moines dans l’Eglise romaine», considérations publiées à Leyde en 1639, après la mort de l’auteur († 1626), conjointement avec le plaidoyer pour la barbe de l’humaniste Pierio Valeriano (paru pour la première fois à Rome en 1531 et réédité à moult reprises aussi bien en terres catholiques que protestantes), que ces considérations firent à l’origine partie d’un traité que Hospinianus publia à Zurich en 1588 sous le titre de *De origine et progressu monachatus ac ordinum monasticorum equitumque militarium omnium* (fol. 84 v° à 85 v°). Dans ses développements, Hospinianus regrettait de ne pas avoir pu consulter le texte de Valeriano dont il avait entendu parler. Il élaborera donc son argumentation de façon indépendante à celle de l’humaniste italien. On comprend dès lors mieux pourquoi ces textes indépendants et complémentaires furent (après la mort de leurs auteurs) réunis en une seule publication. Hospinianus, qui portait lui-même la barbe, s’efforça dans son texte à faire ressortir le caractère ancien et vénérable de celle-ci. Pour lui, le rasage ne se serait généralisé qu’aux alentours de 1200, parallèlement au développement que le dogme de la transsubstantiation connut alors. Le rasage était censé éviter la pollution, par un poil de la barbe ou de la moustache, du corps et du sang du Christ. Toujours selon le Zurichois, la Parole de Dieu et la nature seraient opposées au rasage. En effet, pour distinguer entre homme et femme, la nature n’aurait donné que la barbe comme indice immédiatement perceptible à l’œil. La raser exprimerait donc la volonté d’effacer ce signe de virilité. N’est-ce pas ainsi qu’une femme, la papesse Jeanne (si du moins l’histoire était véritable – précise-t-il), put usurper la dignité pontificale du Saint-Siège, censé ne jamais errer ? C’est un mystère (mysterium) nouveau que de voir en la coupe de la barbe une expression de la pureté de vie, du service et de la modestie des clercs, que le rasage rendrait semblables aux garçons imberbes innocents, voire aux anges toujours prêts à servir Dieu. Pour Hospinianus, le véritable mystère (mysterium) de cette pratique s’explique bien davantage de la sorte : les femmes préfèrent les baisers doux et non piquants des hommes glabres... C’est la raison pour laquelle il est pour sa part convaincu que la barbe sied, au contraire, à tout homme sérieux et recommandable.

Par endroit, l’A. aurait probablement gagné à subdiviser ses chapitres en d’encore plus petites unités sous-titrées. Par ce biais, sa prose aurait peut-être acquis encore plus de clarté et surtout plus de vigueur, en l’obligeant à une progression argumentative plus facilement décelable. Par ailleurs, je trouve pour ma part les titres des chapitres de l’ouvrage souvent maladroits. Le premier titre, par exemple, ne permet pas de comprendre d’emblée que l’A. se propose de présenter l’évolution du rapport à la barbe dans les différentes couches sociales de l’Europe des XV^e au XVIII^e s. Le deuxième titre est lui aussi ambigu, dans la mesure où le mot autorité signifie aussi bien pouvoir que prestige. Or ce chapitre traite avant tout de l’évolution de la perception de la barbe dans les sociétés d’époque, même si, ce faisant, il est aussi question de l’attitude du pouvoir politique à l’égard de la barbe.

Ce qui manque (mais cela est sans doute à imputer à la maison d'édition), c'est une bibliographie des sources aussi bien picturales qu'écrites, tout comme celle des études auxquelles l'A. se réfère dans son livre. Également regrettable est cette pratique agaçante de nombreuses maisons d'éditions francophones (surtout en France) reléguant les notes en fin d'ouvrage, comme si celles-ci représentaient les parties honteuses d'un texte ; comme si ceux qui lisaient ce genre de traité pourraient être effrayés ou gênés par la présence de quelques notes en bas de page ! Par une telle coutume, ces éditeurs ne font qu'entraver le confort de lecture et succombe à une mode ridicule qui n'a aucun intérêt et qu'il serait temps de reléguer aux oubliettes.

Brugg.

Reinhard BODENMANN

Ian MACLEAN, *Scholarship, Commerce, Religion. The Learned Book in the Age of Confessions, 1560-1630*, Cambridge (USA) et Londres, Harvard University Press, 2012, XVI-380 pages.

À l'époque où folâtrant, indulgentes maîtresses, l'égo-histoire, l'auto-fiction, l'ipséité mystérieuse et autres dérives d'un individualisme poussé à l'outrance intimiste, on me pardonnera de confier que le titre accrocheur, quoique sériel, du dernier livre de Ian Maclean ne pouvait que retenir mon attention, puisque *Scholarship, Commerce and Religion* sont depuis vingt ans au cœur de mon activité scientifique et professionnelle : ils en sont l'humus et le sel d'une terre qu'aucun alchimiste ne transformera en or. Ian Maclean s'intéresse aux modes de transmission du savoir en choisissant l'un de ses vecteurs essentiels, le marché du livre érudit, ayant réuni ici les conférences qu'il donna à l'Université d'Oxford en mai 2010 comme "Lyell Reader in Bibliography". Il aborde par touches, en des chapitres courts et bien enlevés, avec tout l'esprit qu'on lui connaît, les différentes questions qui regardent le livre érudit de la fin de la Renaissance à l'aube de l'âge classique (1560-1630), de son apogée à son déclin, quand peu à peu les langues vernaculaires prirent le relais de l'érudition, ce mot qui aujourd'hui effarouche, quand il n'inquiète pas (qui traduit *scholarship*). Tous ceux qui gravitent autour du livre comme objet commercial, "authors and supporters, publishers, censors, sellers, purchasers" (p. 10) ont droit à l'attention de l'auteur.

En posant le problème, Maclean rappelle qu'il a déjà rassemblé en 2009 une série de quatorze essais sur la question de l'érudition et de son marché¹. Il avertit son lecteur qu'il se servira parfois de ces études, tout en ajoutant une nouvelle étude de cas, le chapitre 2 consacré à une sorte d'"agent littéraire" à Francfort de 1606 à 1615. Melchior Goldast von Haiminsfeld fut un auteur

¹ Cf. *Learning and the market place. Essays in the history of the early modern book*, Leyde, 2009.